

Les Lettres Persanes

L'horizon spatial des Lettres persanes traduit la curiosité expansive des persans, leur désir de tout voir, de tout connaître.

A la série des lettres d'Usbek (CXIII à CXXII) sur la dépopulation du globe, correspond dans un registre ironique, la série des lettres de Rica à la bibliothèque du couvent : un ensemble de 5 lettres qui constituent une unité dans l'œuvre. Rica qui a déjà beaucoup vu, beaucoup commenté, sur le théâtre, les rues de Paris, la mode, les femmes, la vanité des français, beaucoup critiqué aussi - l'Eglise, le roi, ... - entre un jour dans une bibliothèque. Il n'y a là qu'un obscur employé qui lui demande de revenir. Il revient et un bibliothécaire qualifié lui fait faire une visite commentée de tous les cabinets. C'est un homme qui ressemble au fond à Montesquieu. (*lisez bien les commentaires qu'il formule à chaque fois*).

Les cabinets visités sont au nombre de 4. C'est *l'orbis terrarum* d'Usbek qui se prolonge par *l'orbis litterarum* de Rica.

Toutes les sciences, toutes les histoires, tous les genres littéraires viennent doubler par la totalisation livresque, la totalisation spatiale observable à travers une curiosité qui englobe le vaste monde et le rend présent dans les lettres.

Le premier cabinet est celui des livres de religion. Montesquieu s'y livre à une critique en règle.

Le second fait le tour de toutes les sciences, y compris la métaphysique, « science de l'infini » et surtout les sciences oratoires.

Le troisième est consacré à l'histoire, et le dernier à la poésie, autrement dit à la littérature.

C'est la lettre qui fait l'objet de l'analyse. Cette lettre se présente comme un inventaire de la littérature, « *l'orbis litterarum* », mais aussi comme une critique sévère de la poésie. C'est encore une fois Montesquieu qui fait entendre sa voix.

Les poètes,

les poèmes épiques (Homère)

les poètes dramatiques, les poètes par excellence et les maîtres des passions.

les comiques, qui nous remuent si doucement,

les tragiques, qui nous troublent et nous agitent avec tant de violence.

les lyriques,

les auteurs des idylles et des églogues,

les plus dangereux : les épigrammes,

Les romans,

TEXTE 1

L'orbis litterarum

LETTRE CXXXVII

RICA AU MEME

Le lendemain, il me mena dans un autre cabinet.

Ce sont ici les poètes, me dit-il, c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agréments, comme on ensevelissait autrefois les femmes sous leurs ornements et leurs parures. Vous les connaissez ; ils ne sont pas rares chez les Orientaux, où le soleil plus ardent semble échauffer les imaginations mêmes.

"Voilà les poèmes épiques. - Eh! qu'est-ce que les poèmes épiques? - En vérité, me dit-il, je n'en sais rien ; les connaisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux, et que les autres qu'on donne sous ce

nom ne le sont point ; c'est aussi ce que je ne sais pas. Ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux, et cela est encore plus surprenant.

"Voici les poètes dramatiques, qui, selon moi, sont les poètes par excellence et les maîtres des passions. Il y en a de deux sortes : les comiques, qui nous remuent si doucement, et les tragiques, qui nous troublent et nous agitent avec tant de violence.

"Voici les lyriques, que je méprise autant que j'estime les autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

"On voit ensuite les auteurs des idylles et des églogues, qui plaisent même aux gens de cour par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, et qu'ils leur montrent dans la condition des bergers.

"De tous les auteurs que nous avons vus, voici les plus dangereux : ce sont ceux qui aiguisent les épigrammes, qui sont de petites flèches déliées qui font une plaie profonde et inaccessible aux remèdes.

"Vous voyez ici les romans, dont les auteurs sont des espèces de poètes et qui outrent également le langage de l'esprit et celui du cœur : ils passent leur vie à chercher la nature et la manquent toujours, et leurs héros y sont aussi étrangers que les dragons ailés et les hippocentaures.

"- J'ai vu, lui dis-je, quelques-uns de vos romans, et, si vous voyiez les nôtres, vous en seriez encore plus choqué. Ils sont aussi peu naturels et, d'ailleurs, extrêmement gênés par nos mœurs : il faut dix années de passion avant qu'un amant ait pu voir seulement le visage de sa maîtresse. Cependant les auteurs sont forcés de faire passer les lecteurs dans ces ennuyeux préliminaires. Or il est impossible que les incidents soient variés. On a recours à un artifice pire que le mal même qu'on veut guérir : c'est aux prodiges. Je suis sûr que vous ne trouverez pas bon qu'une magicienne fasse sortir une armée de dessous terre, qu'un héros, lui seul, en détruise une de cent mille hommes. Cependant voilà nos romans. Ces aventures froides et souvent répétées nous font languir, et ces prodiges extravagants nous révoltent."

De Paris, le 6 de la lune de Chalval 1719.

Une critique impitoyable des poètes et de la poésie

C'est à la poésie que s'en prend Montesquieu. Quelle est la raison de cette hargne envers elle ? c'est qu'elle va contre la raison. Le lexique est clairement dépréciatif. Deux arguments sont présentés : « elle entrave le bon sens », « elle charge la raison d'ornements ». En un mot, la poésie n'est qu'une « harmonieuse extravagance » (oxymore). Raison d'un côté, poésie de l'autre, il la projette dans la sphère de l'irrationnel.

Rien ne trouve grâce à ses yeux, hormis les dramaturges. L'opposition à construire ici est celle théâtre/poésie-roman. D'un côté les poètes par excellence et les maîtres des passions, de l'autre les autres (incapables de rendre compte de la nature, outranciers, ennuyeux, répétitifs, révoltants).

La charge s'aggrave et se redouble contre le roman. « ce sont des espèces de poète ». Il leur reproche deux choses : l'outrance, mais aussi de « manquer la nature », au fond, il leur reproche d'échouer là où au contraire les dramaturges réussissent. Les personnages n'ont aucun lien avec le réel. Le reproche qui lui est fait est d'être ennuyeux et chimérique.

Un inventaire structuré : l'*orbis litterarum*

Sous l'apparent catalogue de ce qu'on appellerait aujourd'hui les « genres », se dissimule une structure précise. D'abord les poètes épiques. L'épopée est le genre qui apparaît le premier dans l'histoire de la littérature. C'est la raison pour laquelle, en spécialiste consommé, le bibliothécaire commence par elle. Mais se cache aussi un gros problème, que le XVII a soulevé, celui des Anciens et des Modernes. Comment définir le genre ? Montesquieu se garde bien d'y répondre, mais il garde Homère. Sa position ressemble étonnamment à celle de Platon, dans la République, chasse les poètes mais vénère Homère. Puis viennent les poètes dramatiques, c'est-à-dire les dramaturges, le théâtre donc, que le

bibliothécaire estime autant qu'il méprise les autres. L'antithèse met en évidence le caractère net du jugement. Il les garde parce qu'ils donnent un enseignement sur le cœur humain. Ensuite viennent les lyriques. Un classement s'opère encore (les églogues, les idylles, et les épigrammes). Enfin le roman.

Un dispositif énonciatif complexe : un dialogue

Ce texte est une lettre qui rend compte à la fois d'un événement (une visite) mais surtout d'un dialogue. Hormis la première phrase qui rappelle qu'il entre dans un autre cabinet et poursuit une visite commentée, tout le texte est au discours direct, ponctué par les présentatifs : voici, voyez.

Mais ce dispositif construit une « vision », comme en témoigne le champ lexical de la vue (voyez, j'ai vu.....).

C'est la **vision** de « la planète littérature » ou planète poésie. Vision générale du champ particulier d'une civilisation qui se construit sous les yeux de Rica. Ainsi, Rica n'a pas « lu », mais « vu » certains de nos romans.

Une rencontre Orient/Occident réussie

Par ailleurs, le dialogue est celui de deux hommes cultivés, qui se reconnaissent comme tels. Occident/Orient se rencontre, dans une même critique. Lorsque Rica prend la parole c'est pour confirmer que le roman oriental est tout aussi marqué par l'ennui que le roman occidental. Ennuyeux ou complètement chimérique, ce sont les deux reproches fait par les deux hommes qui se rejoignent là. Des « aventures froides », ennuyeuses puisqu'elles se répètent toujours, et qui ennuient ou révoltent. On comprend là que c'est de lui que parle Montesquieu.

Mais c'est bien sûr sous l'accord de ces deux esprits, la voix univoque de Montesquieu qui se fait entendre.

Il n'y a ici aucune structure véritablement argumentative, c'est une charge contre les romanciers et les poètes, et les deux hommes font alliance. Alors qu'il a passé plusieurs jours avec lui, il termine là, abruptement, et Rica n'évoque aucun mot de remerciement. La lettre se clôt sur ces propos impitoyables contre le roman.

LETTRE CXXXIV Le cabinet de la religion

Les interprètes de l'Écriture. –
Les livres ascétiques ou de dévotion ;
les livres de morale, bien plus utiles ;
les livres théologie, doublement inintelligibles, et par la matière qui y est traitée, et par la manière de la traiter ;
les ouvrages des mystiques, c'est-à-dire des dévots qui ont le cœur tendre.
les casuistes, qui mettent au jour les secrets de la nuit,

LETTRE CXXXV Le cabinet des sciences

Les arts de l'éloquence et les arts du langage

les grammairiens, les glossateurs et les commentateurs.
les orateurs, qui ont le talent de persuader indépendamment des raisons,
les géomètres, qui obligent un homme, malgré lui, d'être persuadé, et le convainquent avec tyrannie.

La métaphysique

La science

les livres de physique, qui ne trouvent pas plus de merveilleux dans l'économie du vaste univers que dans la machine la plus simple de nos artisans ;
les livres de médecine,
les livres d'anatomie
la chimie,

La science occulte

"Voici les livres de science, ou plutôt d'ignorance occulte

LETTRE CXXXVI Le cabinet d'histoire

L'empire romain, qui s'était formé du débris de tant de monarchies, et sur la chute duquel il s'en forma aussi tant de nouvelles.

Les nations issues de Rome

les historiens de l'empire d'**Allemagne** qui n'est qu'une ombre du premier empire,
les historiens de **France**,
la **nation espagnole** sortir de quelques montagnes ;
les historiens d'**Angleterre**, où l'on voit la liberté sortir sans cesse des feux de la discorde et de la sédition ;
les historiens de cette autre reine de la mer, **la république de Hollande**, si respectée en Europe et si formidable en Asie, où ses négociants voient tant de rois prosternés devant eux.
Les historiens d'**Italie** vous représentent une nation autrefois maîtresse du monde, aujourd'hui esclave de toutes les autres ; ses princes divisés et faibles, et sans autre attribut de souveraineté qu'une vaine politique.

"Voilà les historiens des républiques :

de la Suisse, qui est l'image de la liberté ;
de Venise, qui n'a de ressources qu'en son économie ;
et de Gênes, qui n'est superbe que par ses bâtiments.

"Voici ceux du Nord

et, entre autres, de la Pologne, qui use si mal de sa liberté et du droit qu'elle a d'élire ses rois, qu'il semble qu'elle veuille consoler par là les peuples ses voisins, qui ont perdu l'un et l'autre."